

A lire : le mal de vivre jusqu'à la mort : la tour sur la colline : histoire contre Thomas

Autor(en): **Grobéty, Anne-Lise**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Au théâtre, il y a beaucoup moins de travail pour les femmes. De plus, les rôles féminins dans le répertoire traditionnel sont beaucoup plus typés que les rôles d'hommes. Le personnage féminin, c'est la mère ou la fille, l'amoureuse ou la vieille. Je ressens la nécessité de sortir de ces personnages souvent stéréotypés. C'est un désir fondamental pour moi de me raccorder à un personnage masculin, de choisir la chose qui m'est la plus étrangère. Bräker était un vieil homme, un Suisse alémanique, donc aux antipodes de ce que je suis.

*Propos recueillis par
Sima Dakkus*

A LIRE

LE MAL DE VIVRE JUSQU'À LA MORT LA TOUR SUR LA COLLINE HISTOIRE CONTRE THOMAS

Editions Zoé, Lettres alémaniques. Traduit de l'allemand par Martine Besse, 1983.

Quand ce livre est sorti de presse, beaucoup ont crié à Zorn.

Certes, la comparaison avec *Mars* de Fritz Zorn est aisée en première lecture : ne voit-on pas, dans les deux œuvres, deux jeunes gens aux prises avec un milieu bourgeois, peu décidé à bouger et à étonner, une grille faite de gens bien-pensants, d'une ville étouffante de satisfaction et de grisaille, une « fin prévisible dès le début », fuite vers une mort précoce faite de maladie ou de désespoir, un même regard sans indulgence sur les autres ?

La comparaison peut aller plus loin encore, puisque, tous deux, ont réussi le tour de force de transmuier d'abord leur mal en une œuvre ; et si celui-ci explique sa mort par son éducation (« J'ai été éduqué à mort ») l'autre construit la sienne autour de l'amour d'un garçon, Thomas, qu'une lecture rapide peut nous faire prendre pour le vrai « coupable » — d'autant plus qu'avant de remettre son manuscrit au jury du Concours Gutenberg, en été 1943, Lore Berger a pris la peine de rectifier son sous-titre « Mon histoire pour Thomas » en « Histoire contre Thomas »...

La comparaison s'arrête pourtant ici. Car chez Lore Berger, point de colère ou si peu ; bien davantage de la résignation face à la banalité de l'existence, au bonheur impossible. Et son histoire contre Thomas devient très vite une histoire contre elle-même.

Lore Berger avait 22 ans en 1943. Elle venait de terminer la mise au net de son manuscrit de *La Tour sur la colline*. Elle l'envoie le 19 juillet au Concours Gutenberg et, le 14 août, se jette du haut de la



Tour sur la colline du Bruderholz qui domine le quartier où elle habite. Du haut de la Tour de son roman... Et c'est par là que cette œuvre pose des questions fondamentales sur la relation de la vie à la mort — et plus encore sur les liens entre l'œuvre et celui qui l'écrit.

Déjà, faire la part des choses entre ce qui est de Lore, l'auteur, et ce qui est d'Esther, son héroïne, n'est pas aisé. L'interpénétration entre le réel et le roman est si forte ici qu'on a bien de la peine à s'y retrouver. Par bonheur, Lore Berger nous a laissé son Journal intime qui rapporte curieusement assez exactement la période couverte par ce roman ; on constate alors que, si le personnage d'Esther ressemble pour beaucoup à l'auteur en ce qui concerne ses sentiments, ses expériences, cet étrange mal de vivre, ce sentiment d'abandon désespéré couplé à cette nostalgie de la mort et aussi cette maladie singulière qui la ronge (et que les médecins, chez Lore, avaient diagnostiquée comme une « cachexie hypophysaire »), pourtant, bien des éléments de la situation personnelle de Lore Berger ont été fortement transposés dans le roman. En premier lieu, justement, le poids donné à cet amour avorté pour Thomas ; ce Thomas qui, malgré les efforts d'Esther pour nous le faire apparaître comme quelqu'un d'intéressant, reste assez fade.

Cet amour réel a dû permettre davantage à Lore qu'à Esther, d'ailleurs, de mesurer son mal de vivre et même plus : de le justifier. Quand on lit le livre à la lumière du Journal, cette hypothèse se renforce. Lore et Esther n'en ont certainement pas vraiment voulu à Thomas de les avoir lâchées, mais lui en ont voulu de n'être « que » Thomas et à l'amour de n'être que ça...

Bien sûr, le mal de vivre qui a crû comme un lierre autour du corps de la jeune

fille pour l'étouffer croissait aussi sur la toile de fond perturbée de la guerre et la peur de ne pas réchapper au désastre collectif devant lequel le sentiment d'impuissance est très fort et certainement pas étranger à l'issue.

Mais cette certitude d'être incapable de trouver le bonheur dans cette existence-ci, cette certitude que le bonheur ne peut exister que dans la mort ? C'est encore une fois le Journal qui nous éclaire : « La vie me fait aussi peur que la mort, je redoute les deux... Je ne suis assez forte ni pour l'une ni pour l'autre, ni pour l'agitation ni pour le calme. »

Cette impossibilité à se décider entre vivre ou mourir — qui fait que l'existence se prolonge dans un no man's land désespéré — cette manière de s'écarter, ce refus de s'alimenter, ne tirent-ils pas leur origine de la conviction que, de toute façon, on n'arrivera pas à se faire aimer ? Manque total de confiance en soi, en son instinct de survie, en son bon droit à dévier de son milieu et à le dépasser ; manque de confiance d'autant plus tragique, dans ce cas, que Lore Berger a réussi l'une des choses les plus difficiles qui soient : écrire un vrai livre !

Mais aussi — et cela ressort fortement de son Journal — difficulté à trouver et à vivre son identité de femme : « Pour pouvoir s'épanouir dans les conditions présentes, il faudrait ne pas être une femme. Mais j'en suis une. J'aimerais voir le verre et la pierre bleue au fond. Davantage d'eau... du soleil, davantage de vie... de la danse. Davantage, davantage, davantage. »

Je ne peux pas créer — je suis trop insignifiante à mes propres yeux. Mon Dieu, que suis-je donc ? Je ne suis qu'une femme. »

La dernière question à se poser pour l'instant, c'est celle-ci : est-il possible que Lore Berger, dans un diabolique génie créatif, ait construit sa mort à travers ce roman avec un sens peu commun de la mise en scène — même si, dans le livre ce n'est pas Esther qui se jette du haut de la Tour, mais l'une de ses amies ?

Ou, au contraire, Lore est-elle devenue à son insu à ce point prisonnière de son œuvre qu'il n'a plus été possible d'y échapper et de se dérober à la mort, une fois le livre terminé ?

Dans sa « Préface » rédigée moins d'un mois avant son suicide, n'écrivait-elle pas : « Dire, danser, créer, signifient délivrance. Ton chant va vers l'autre, il en reconnaît l'existence et quelque chose se libère en toi. »

Le chant de Lore est venu vers nous — mais sans elle ; peut-être la peur que nous n'en reconnaissons pas l'existence a-t-elle été la plus forte. Son récit, en tout cas, n'a finalement libéré en elle que le verrou qui retenait fermée la porte de « sa fin prévisible dès le début »...

Anne-Lise Grobéty